

Prolégomènes pour un *Éloge du mensonge*

Clément Marchand

Numéro 30, automne 1986

Le polémique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchand, C. (1986). Prolégomènes pour un *Éloge du mensonge*. *Moebius*, (30), 47–57.

CLÉMENT MARCHAND

Prolégomènes pour un
Eloge du mensonge

Quand on ne dit pas la vérité tout entière, on ment, évidemment ; car la façon la plus subtile de mentir est en effet de taire une partie de ce que l'on sait ou d'omettre le détail révélateur dans la transmission d'un renseignement ou de toute information. Cette restriction mentale est de pratique courante un peu partout dans le monde entre gens qui échangent et, nommément, chez les communicateurs qui visent toujours une certaine propagande.

La vérité vraie choque, éclatante elle aveugle, absolue elle épouvante. Quel que soit d'ailleurs son genre, on ne l'attendait pas ni peut-être la désirait. Le plus souvent, donc, inopportune, elle achève de déplaire à cause d'un petit air insolent. Celui qui la profère peut se trouver franc et d'une moralité supérieure ; pourtant, il n'est, le plus fréquemment, qu'un être sans imagination.

*

«On se dit tout, quelle horreur!» préfigure Jean-Edern Hallier, un aimable cynique. Comme il a raison ! C'est, assurément, être bien élevé et de bonne compagnie que de ne pas raconter les événements comme ils se sont produits. On évite ainsi qu'une véracité trop objective devienne une source de mésentente, qu'elle brouille et, finalement, provoque des drames navrants.

Une société où tout le monde dirait toujours la vérité n'est même pas concevable. L'aptitude naturelle au mensonge est une dépendance intrinsèque de l'instinct de conservation. On ment par nécessité, le plus souvent, c'est-à-dire pour dissimuler l'incriminant, taire

l'innommable, se tirer d'un mauvais pas, progresser dans une affaire, tirer son épingle du jeu, damer le pion aux autres, les bluffer, arriver avant eux, que sais-je? On ment aussi — ce qui est plus grave — par seconde nature. Et bien vite, heureusement, personne ne vous croit plus.

Avez-vous songé que, sans les effets pacificateurs de l'hypocrisie et du mensonge, les humains s'entr'égorgeraient avec d'autant plus d'impulsivité qu'ils sont plus stupides?

*

Je ne cherche pas à jouer ici les manières de paradoxes, mais à cerner la nature et l'urgence du mensonge par rapport à celles de la vérité. Je pose simplement avec vous la question: le mensonge est-il moral ou pas? Il y a longtemps que, d'un point de vue éthique, on a classé le cas en répondant par la négative. Pas un auteur de catéchisme ancien ou de traité de philosophie moderne qui n'en réproouve l'usage! Et pourtant, qu'on le veuille ou non, — et il n'est que de le constater — qu'il soit banal ou affreux, effronté ou timide, innocent ou perfide, gracieux, mondain ou puant, le mensonge est partout présent, inscrit en filigrane dans la plupart des actions humaines et on ne peut mieux intégré dans le tissu social. En toutes situations, propagé par la contagion, il est discernable partout. Serviable, il prépare obligeamment les voies, ce qui permet à l'humanité de filer son petit bonhomme de chemin sans trop de déboîtages. Je ne me souviens plus quel moraliste est allé jusqu'à raconter qu'il est le ciment des civilisations. Eh bien! là, alors...

Comment se présente le mensonge dans la vie courante? Comment pourrait-on le décrire dans ses exhibitions les plus farfelues, dans ses sorties les plus risquées ou les plus convaincantes? Il serait plutôt téméraire que de s'y essayer. Disons donc, pour être bref, que le mensonge idéal, rêvé par tant de nécessiteux ou d'obsédés qui en constatent chez eux le manque, est tout d'abord effronté comme l'enfant qui vient de naître, dégourdi, agile et d'une impudence extrême. C'est dire qu'il n'est pas à la portée de toutes les natures. Cette espèce de mensonge, toujours efficace, exige

hélas beaucoup de talent, d'imagination et, en plus, une grande souplesse d'adaptation immédiate aux circonstances fortuites. Il suppose surtout — il va de soi — une parfaite coordination du cortex cérébral, associé à une suffisante instantanéité des réflexes nerveux. Seuls les gens supérieurement intelligents savent mentir bien, ce qui s'appelle mentir, les autres n'étant que raconteurs besogneux, hâbleurs ou contre-facteurs flagrants, facilement identifiables et décelables à cause d'un vacillement bien particulier devant la vérité qu'ils tentent gauchement de contourner, mais n'arrivent, en définitive, qu'à s'y broyer.

*

En fait, il y a deux grandes catégories de menteurs : les occasionnels et les sempiternels. Ces derniers, animés du feu sacré, mentent, mentent avec adresse et, pour ainsi dire, toujours. Ils ne lâchent la vérité que vraiment pris de court. Et encore, cette vérité qui leur glisse de la bouche, cette vérité qui leur échappe, ils la teignent du mieux qu'ils peuvent, ils la colorent et la maquillent sans réussir pourtant à la déguiser tout à fait. Une vérité dite n'est pas facile à rattraper.

Mentir est donc, à l'évidence, une nécessité, une habitude de civilisé, un art de société, et il a toutes les chances d'être efficient, sinon infaillible, pourvu qu'il ait une once de vérité, tout juste ce qu'il faut pour le rendre crédible et donner l'illusion de la franchise là où il n'y a que fourberie.

Il est des endroits où il est de rigueur de mentir, dans les salons, par exemple. Il ne viendrait à personne l'idée d'y embêter les gens en jonglant avec des truismes, sauf peut-être aux raseurs carabinés. Art plutôt que vice, avons-nous noté, pourvu qu'il vise à amuser, étonner, dauber les cuistres, les hébétés qui bafouillent interminablement leurs plates vérités. Autre instance sévère de mensonge : l'amour. Etre aimé, c'est disposer de quelqu'un qui nous mente.

Je me détourne vite — et nous en sommes tous là — de celui qui me barbe dangereusement en me promenant sous le nez ses coupantes évidences, ses exactitudes si tranchantes qu'elles peuvent taillader. Par contre, je suis tout disposé à écouter le menteur inspi-

ré, peut-être même à prendre quelque leçon de lui. Il est presque toujours inoffensif, quoiqu'on en pense. De quelque façon qu'il m'assaille, il ne m'entame pas vraiment. J'ai tôt fait de le contrer au détour d'une phrase un peu faible, étant moi-même, et depuis longtemps, recyclé dans les affaires de mystification. Comme *taille*, bien souvent, sa *fraude verbale* ne va pas à la cheville de la mienne. En revanche, — et j'y reviens —, ce qui m'emmielle au plus haut point, c'est le diseur, sans coup férir, d'une redoutable vérité première, sous-jacente à tous les sons ensalivés qui sortent de sa bouche. Quand ce grand vérédique, cet intempestif et inconditionnel adepte de la franchise à tout prix s'occupe de votre cas, il lui arrive de prendre une direction interdite, et il y a fort à parier qu'il vous apprendra alors en chemin des choses que vous auriez préféré ignorer. C'est que, malgré vous, et dans un but louable, il veut aider à votre bien, vous renseigner, vous mettre au courant de ce qu'on dit dans votre dos, vous inspirer une légitime défiance de celui-ci ou de celui-là. Bref il s'acharne à vous protéger et, vous voyant dubitatif entêté, peur de manquer son coup, il augmente son débit, vous postillonne de plus bel pour tâcher de déterger votre candeur; il en vient à vous coincer entre des raisonnements si absurdes, à vous asséner de tels coups de logique que vous devez feindre de céder à ses bonnes raisons pour retrouver votre paix.

Non! Je m'excuse d'insister: on ne peut vraiment composer qu'avec un gentil blagueur comme soi qui, même s'il s'y essaie, ne peut aucunement surclasser votre propre astuce, d'autant qu'ayant subi, au cours des ans, le même entraînement dialectique que lui, vous pouvez, avec un peu de détermination, le battre à son propre jeu, qui est aussi le vôtre. Quand la supercherie est dans les deux camps et qu'on le sait, le pire qui peut survenir est que l'on aboutisse à un match nul.

Pierre MacOrlan — autre cynique de bonne contenance — a bien raison de conclure, à ce chapitre, que, «*parmi tous ceux qui font profession d'être insupportables, le chercheur de vérité est certainement parmi les plus désolants*».

Ce n'est pas tant à la défense ou à l'illustration du mensonge que je m'affaire ici, qu'à un brin d'examen clinique du phénomène social qu'il représente.

Certes, le mensonge systématique, intéressé, vérial, est la réaction des faibles dans la vie, une nécessité malade de ne chercher son intérêt qu'en brimant la vérité. Blocage de la détermination face aux difficultés les moins invincibles, capitulation de la vaillance devant l'obstacle un peu pentu, telles sont les racines de cette tare, de ce mal endémique, de ce vice invétéré qu'affiche le chevalier d'industrie à l'intelligence poltronne, voué, de ce fait, au jeu perpétuel des simagrées et des faux-semblants, quand ce n'est pas à la fourberie la plus bouffonne.

*

L'indiscrétion a le don d'offusquer au plus haut point; elle hérissé le poil. Il en est qui veulent tout savoir. Insistants, ils posent sans répit les questions brûlantes, même sur les sujets réservés. C'est courir naïvement au-devant du mensonge, retors celui-là! Je questionne rarement, surtout pas les cachottiers, satisfait que je suis d'ignorer ce qu'ils tiennent à me cacher. Ces tacticiens méritent considération. Pour ma part, j'essaie de les neutraliser en leur donnant l'impression de croire ce qu'ils veulent bien que je croie. Je laisse aux faits qui se produisent d'eux-mêmes le soin de me renseigner.

*

«Chaque génération a ses flatteurs; elle les appelle généralement ses maîtres», remarquait avec justesse Georges Bernanos. Le mensonge devient ainsi la pierre d'angle de l'avenir.

Les jeunes aiment ceux qui leur mentent et les bercent de chimères. Pour eux il importe surtout de différer le plus longtemps possible la rencontre avec la réalité, donc de se ranger résolument derrière ceux qui balaient les chemins de la fiction. D'instinct, l'humain, à ses débuts, se voue corps et âme aux illusions les plus grossières que la vie annihilera une à une au fil des jours.

De là la grande vogue des contestataires de l'ordre établi, des contempteurs de systèmes, des velléito-libertaires, des anarchiques sur la parole desquels se fonde momentanément le pouvoir imberbe.

Les jeunes tiennent à fond à ces rêves, à ces leurres, à ces utopies qui sont de nécessité vitale, dans les primes années, pour ceux qui devront fatalement se mesurer un jour aux difficultés de la vie.

Ceux qui révèlent brutalement la vérité à de jeunes intelligences sont des semeurs de désespoirs, des créateurs de panique, presque des assassins de bonheurs naissants...

Socrate boit la ciguë. Décrire son état d'esprit avant qu'il ne se donne la mort. Il avait fait scandale auprès de la jeunesse en lui révélant prématurément les réalités de la vie. On doit laisser les jeunes le plus longtemps possible dans l'illusion et le mensonge. Pour la société, les mythomanes sont plus importants que les philosophes.

*

La mémoire n'est que rarement défaillante quand il s'agit pour elle de rappeler des faits réels, mais elle cafouille dans le mensonge qui repose uniquement sur des facultés d'invention.

Un mensonge, pour se maintenir, doit donc compter sur une mémoire fidèle. Un menteur dont la mémoire est une passoire ferait mieux de dire tout de suite la vérité. Il lui sera toujours possible dans l'avenir de s'y référer. Et pour cela sa mémoire n'aura pas besoin de se surpasser. Cette évidence éclate dans cet alexandrin de Corneille, frappé comme une maxime: «Il faut bonne mémoire après qu'on a menti».

*

Grand utilisateur du mensonge: le couturier.

«La vérité existe, constate Georges Braque. On n'invente que le mensonge», voulant inférer par là que l'art est, en quelque sorte, le mensonge acheminé vers le sublime. L'artiste ne veut pas reproduire la réalité que tout le monde voit, mais celle qu'il imagine; il triche.

Le grand couturier, entre autres, suit ce mouvement

en mettant facticement en valeur ce que la nature a le mieux réussi et en cachant ce qu'elle a raté. Art risqué, s'il en est, mais combien secourable.

Car que dire, aujourd'hui, de la terrible franchise de tant de vêtements-suicide: collants, jeans, bikinis et autres étuis du genre qui, dans la plupart des cas, anéantissent la notion de beauté qui s'évoque naturellement au seul dire du mot femme et qui, sous le rapport charme, trop souvent négatifs, lui causent des torts irréparables. Toute imperfection physique est alors révélée, précisée avec insistance, imprudemment mise à jour, poussée jusqu'à la provocation.

Au contraire, la haute couture, tout aussi préoccupée d'exhibitionnisme, mais plus subtile, fait appel à tous les artifices sans jamais commettre l'impair de trop suggérer. Au contraire de cette vulgarité réductrice qui sévit dans le demi monde de la mode où l'on vous assène à la tête le prêt-à-porter le plus mastoc, elle sophistique ce qui serait trop naturel et, surtout, évite de simplifier par économie. N'ayant que faire d'une trop plébéienne parcimonie dans l'emploi des tissus, elle en met autant qu'il faut. Ennemie d'une vérité presque nue que seuls les top models peuvent affronter sans péril, elle fait appel, pour ses riches clientes un peu alourdies par l'abondance, à un art inspiré de la tromperie.

Dans une dénonciation de la réalité mesquine, elle se démarque d'une vérité qui gêne, guidée alors par un ensemble de préoccupations esthétiques grâce auxquelles, par la magie des lignes, on estompera ici des bourrelets malencontreux, remontera là des seins tombants. Grâce à un habile truquage, on dissimulera les défauts graves, qu'il s'agisse d'épaules arrondies ou de trop fortes hanches. De sorte qu'à partir d'un gabarit idéal du corps féminin, en s'aidant toujours d'un illusionnisme consommé, on aura réinventé un nouveau look fort éloigné de l'ancien, laissant finalement croire que ce corps trop longiligne ou fâcheusement trop adipeux présente désormais à la vue sinon au toucher des mensurations idéales.

Encore là, le mensonge civilisé ressortit à l'art de plaire, sans lequel la vie serait dépeuplée de tout agrément.

Et que dire de l'historien!

Dans le patchwork du passé où s'entrecroisent tant d'expériences avortées, tant d'essais infructueux, d'initiatives anéanties, de sauts manqués et, surtout, tant de velléités contradictoires, les historiens cherchent à introduire un peu de cohérence, un soupçon de logique là où, le plus souvent, le hasard a mis son épouvantable désordre. Leurs efforts pour tenter de camoufler leur inaptitude à cerner la vérité sont acharnés, prodigieux dans certains cas, mais rarement couronnés de succès. Mais voilà: ils inventent, affabulent, ce qui redonne vie, couleur et accent à un amas de faits archivistiques. La toile de fond de ces événements disparates, envahis de grisaille, — sans cesse retissée par eux — retrouve, par la magie des imaginations, unité, mouvement et lumière. Celui qui rapporte un fait, un exploit, une aventure les trahit et les modifie. De là cette fascination de l'Histoire qui lui vient de sa ressemblance avec la mythologie. Ceux qui l'écrivent élèvent l'artifice et le mensonge au rang de qualités essentielles, de valeurs inhérentes à un art qui permet de reconstituer le passé et de l'évoquer dans des ouvrages tout à fait lisibles et fréquentables. Souvent à son insu, l'historien le plus scrupuleux a pris des licences avec la vérité; il a menti quelque part. Dans des conditions difficiles de réanimation de la chose morte, il se mesure à la fatalité, il la désamorce; sur ses brisées, il explore, cherche un sens, invente, insuffle vie à ce qui n'a pas été mais qui, selon son esprit, aurait dû ou pu être.

Quoi de plus impressionnant, quoi de plus rassurant ainsi que les mensonges de l'Histoire; ils réussissent inmanquablement à nous convaincre, et les erreurs qu'ils véhiculent n'ont pas trop d'importance pourvu qu'elles soient proposées avec toutes les séductions d'un bon écrivain. Ces mensonges obligés font donc autorité s'ils sont un effet de l'art, quel que soit le massacre que l'on fait de la vérité. S'inscrire en faux contre l'exact souvent plat et lui substituer sa propre vision d'un monde antérieur, à partir de données laconiques et imprécises, voilà le miracle de l'historien. L'art surgit, souverain, mais la vérité, humble servante, disparaît, surtout si l'Histoire, comme cela arrive presque toujours, a été mise au service d'une cause.

*

Sans le mensonge, pas de société! Pas même de vie! Le mensonge est partout présent dans la nature. Les bêtes le pratiquent en certaines circonstances avec un art consommé. Il faut voir comment, par exemple, elles se camouflent, inventent des subterfuges, comptent sur une gamme infinie de faux-fuyants pour conserver la vie. L'homme, quant à lui, moins instinctif, a investi des millénaires d'effort cérébral pour mettre au point cet incomparable moyen d'attaque et de défense: le mensonge qui, bien entendu, ne veut rien savoir des principes moraux dont se barde une civilisation, car il est, au premier chef, leur négation absolue. Aujourd'hui, en notre ère de communication facile des idées, le monde avec ses problèmes abonde en menteurs crédibles qui laéussent dans le journal ou au micro pour la défense d'une vérité altérée, déguisée, défigurée. Allez donc vous y reconnaître! Ils font tristement la preuve que la société a partie liée avec des gens de fariboles, ces conteurs de menteries qui, pour les raisons les plus diverses, donnent pour vrai ce qu'ils savent être faux, au nom de supposés intérêts supérieurs; avec ces maîtres en supercheries, en hâbleries, qui mentent avec impudence, avec ces mythomanes qui en content sur tous les tons. On n'approuve pas bien sûr, mais on décrit, on explique. Et l'on arrive à ceci: celui qui dit toujours la vérité cause des drames; il est comme un porteur de bombes: on s'en écarte pour ne pas sauter avec lui.

Avec tout cela, si on pouvait lire dans les esprits on aurait des surprises. Heureusement, nous n'avons pas cette faculté.

Nous pourrions, en conclusion de ceci, donner ce conseil: avant de dire la vérité, regarde si tu peux te mettre à l'abri et ainsi sauver ta peau.

*

J'ai déjà signalé quelques variétés de mensonges. Je vois à peu près à tous un air de famille. C'est dire que, sur le plan moral, ils plafonnent dans l'odieux; c'est entendu. Mais il en est au moins un qui se détache du groupe et que rien ne réproûve: le mensonge

bienveillant, bon, secourable, presque philanthropique. Dans ma hâte de conclure, j'allais oublier de le mentionner.

En certains cas, mentir froidement aux gens auto-dépréciés, en leur accordant plus de mérites qu'ils n'en possèdent, leur sera une thérapeutique efficace, à la condition qu'il n'y ait de votre part aucune hésitation dans l'application de ce traitement-choc. Une phrase maladroite, un mot mal choisi et c'est l'effet contraire, c'est-à-dire l'aggravation de la carence que l'on veut gommer. Le mensonge charitable exige donc une psychologie sans défaillance et, à partir de cet atout, le déploiement sans fausse manoeuvre d'un art de feindre avec naturel, joint à celui de créer, comme par magie, ces secourables illusions dont on dépend pour être heureux.

*

Je ne mettrai pas un point final à ce topo fort incomplet et qui, de surcroît, paraîtrait tronqué, sans me prononcer très fortement pour le maintien de ce qu'il est convenu d'appeler le mensonge proprement humaine, celui auquel on se doit essentiellement en certaines conditions où son abandon risquerait d'avoir un effet destructeur, comme celui de dramatiser encore davantage les derniers instants de qui, par exemple, est cliniquement condamné par la science.

Ce moribond, ce décompté si démuné doit-il être amené à perdre officiellement tout espoir? Pourquoi transformerait-on ses derniers jours, ses dernières heures en autant de morts obsédantes et cauchemardesques! En vertu de quel principe osera-t-on révéler froidement au pauvre périlant qu'il est irrémédiablement entré en phase terminale, alors qu'il ne le sait déjà que trop? Pour lui permettre de mourir avec dignité, en toute connaissance de cause, c'est-à-dire sans faiblesse, répondront de modernes crypties? Allons donc! tristes sires, redoutables faquins, nous aurons cette rude franchise pour vous, au-dessus de votre corps diaphanisé de grabataire. Quant à nous, qui n'avons pas votre dureté de coeur, nous ferons bonne garde autour de ce lit de souffrances, et nous empêcherons vos inutiles sentences de mort de tomber com-

me autant de condamnations au chevet des élus du trépas.

Hé oui! messieurs de la Faculté, «il y a des circonstances où le mensonge est le plus saint des devoirs», comme le notait avec compassion Eugène Labiche, pourtant auteur léger, bien avant une époque qui voit l'encouragement à des pratiques d'euthanasie. Il est insoutenable d'entendre, dans ces moments d'extrême gravité, des phrases de ce genre, dites tour à tour par le médecin ou l'aumônier: «Cher ami, votre tour est arrivé. Mettez une dernière touche à votre testament, si ce n'est déjà fait, car c'est bientôt fini pour vous. En vous l'assurant, j'éprouve le sentiment de vous avoir rendu un dernier service». Ou bien, dans la note spirituelle: «Préparez-vous à paraître devant Dieu qui est tout amour. Offrez-lui vos souffrances pour qu'il vous pardonne votre vie de péchés».

Avant de quitter à jamais ce qu'il aime, avant de se dissoudre dans le néant, chaque humain n'a-t-il pas droit à un dernier mensonge, ultime moisson de leurres sur terre?